

Centenaire du félibrige périgourdin (juillet 2008)

D'Ovide aux troubadours

par

M. Xavier Darcos,
Membre de l'Institut

Les origines de la poésie des troubadours et sa floraison rapide ont suscité bien des hypothèses. Il n'est pas dans les intentions de ce bref article de revenir sur ces débats étiologiques compliqués. Mais, parmi les quelques sources généralement admises - à côté de la tradition lyrique arabo-andalouse et du corpus revisité des chansons populaires médiévales -, on évoque la poésie amoureuse latine ou néo-latine. Dans cette perspective, une concomitance historique est perceptible, qui mérite l'attention : l'apparition de la littérature troubadouresque, aux alentours du XII^{ème} siècle, correspond à une ère que l'on nomme l'*aetas ovidiana*, « l'âge ovidien », c'est-à-dire la période où l'œuvre d'Ovide¹, redécouverte après un relatif oubli, devient une référence obligée et l'objet fervent d'une imitation générale. Ovide succédait, en quelque sorte, à Virgile et Horace dans le rôle de matrice thématique et d'hypertexte fécond.

Cette correspondance est si couramment admise qu'on en fit même une sorte de doctrine de genèse poétique. Son principal partisan était l'historien de la littérature allemand Julius Schwietering². Il prétendait faire découler la poésie des troubadours directement de la poésie élégiaque d'Ovide³. Il s'agissait de démontrer que les prouesses techniques d'Ovide, notamment son système itératif (poussé à l'extrême dans les lettres fictives des *Héroïdes*⁴, par exemple) ou son art du lamento d'exil (amplement épandu dans les *Tristes* et les *Pontiques*)

¹ Poète mondain et savant (*Les Métamorphoses*), Ovide (43 av. J.-C.-17 ap.) fut brutalement banni de Rome (en 8) par l'empereur Auguste et passa la fin de sa vie en exil, atténuant sa dépression en rédigeant de superbes poèmes, *Les Tristes* et *Les Pontiques*. Mais c'est surtout sa poésie érotique (*Les Amours*, *L'art d'aimer*, etc.) qui fut vulgarisée au Moyen âge.

² 1884-1962. Disciple de Max Weber, professeur à l'université de Westphalie, il s'est intéressé à la littérature médiévale, notamment allemande, et il fut l'un des pionniers de l'analyse sociologique des textes folkloriques. On trouvait déjà des idées de cet ordre chez W. Schrotter : *Ovid und die Troubadours*, Halle, 1908.

³ Reto-R. Bezzola pense que c'est Aliénor d'Aquitaine elle-même qui fit connaître à son entourage le style et les idées d'Ovide (*Les origines et la formation de la littérature courtoise en Occident*, 3^{ème} partie, t. 1, Champion, 1958-1963).

⁴ Des héroïnes mythologiques, comme Didon, Pénélope, Ariane, Médée ou Phèdre, s'y répandent en imprécations savantes contre la déception amoureuse.

s'adaptèrent bien aux refrains homophoniques et à l'errance dolente propres aux troubadours, notamment dans leur leitmotiv de « l'amour lointain », *l'amor de lonh*⁵. Quant au culte fervent de l'amour ou à son exaltation comme sources premières de tout vrai sentiment et de tout mobile de vie, ce sont les fondements de l'*Ars amatoria* (*L'art d'aimer*) ovidien, avec lequel le troubadour fait ses gammes et variations. Ces spéculations avaient déjà imprégné toute la littérature amoureuse du haut Moyen Âge, même si, en réalité, les textes de jeunesse d'Ovide se dispensaient de vénérer la passion ou d'idéaliser la femme, voire de la respecter. L'érotisme ovidien véritable est assez loin de l'élévation spirituelle et de la catharsis passionnelle de la poésie d'oc. Ce n'est qu'une fois relégué sur les bords glacés de la mer Noire que, bon gré mal gré, Ovide a fini par devenir spiritualiste⁶ et par exalter des valeurs métaphysiques, en transformant son amertume en sentiments sublimés.

Toutefois, de la passion juvénile et destructrice jusqu'à la fidélité tendre de vieux époux inséparables, c'est toute une philosophie de l'amour qui imprègne l'œuvre d'Ovide. De cette vaste panoplie, chaque commentateur a pu tirer des conclusions parfois contradictoires. Mais tous décèlent chez lui une sorte de sensibilité intermédiaire, "*between two worlds*" selon la formule de H. Fraenkel⁷, et une prédisposition à un moralisme qui se détache des vues païennes. La pauvreté, la charité, l'humilité, la piété, la frugalité, l'espérance d'un au-delà céleste et meilleur figurent parmi les thèmes omniprésents des poèmes de la maturité. Ovide participait à sa manière, contrairement à la réputation licencieuse qu'on lui fit, au renouveau moral, voire édifiant, qui s'organisait sous Auguste. Il contribuait à la naissance d'une mentalité sociale fondée sur une plus grande émancipation de la femme et, d'une façon générale, sur un plus réel respect d'autrui, sur une attention authentique portée à ses désirs ou à ses sentiments. L'encyclopédie amoureuse ovidienne, même dans ses disparités, a indéniablement enrichi la réflexion éthique sur la relation amoureuse moderne. Or, l'idéal érotique des troubadours procède à un retournement comparable : au sein d'une société féodale volontiers misogyne, le chevalier-poète renonce à ses prérogatives et se fait vassal d'une femme suzeraine et de ses caprices.

Au demeurant, pour en revenir aux troubadours, ils sont eux-mêmes fort divers et ils ne constituent pas un groupe unifié qui adopterait conjointement une paternité unique, fût-elle ovidienne. Ce sont souvent des seigneurs instruits comme le belliqueux Bertran de Born (v.1140-v.1215) ou comme Jaufré Rudel, prince Blaye, sans doute décédé à Damas, durant la Croisade de 1147. Ils ont dû avoir accès à des bibliothèques, même indirectement. Certains sont des ducs, des princes ou des rois, tel le plus ancien d'entre eux, le comte de Poitiers et duc de Gascogne Guillaume IX d'Aquitaine (1071-1127) : ils avaient à leur service des clercs, des scribes ou des moines, férus de littérature antique. D'autres sont d'extraction plus humble, sans qu'on ait une connaissance précise de leurs filiations ou de leur formation : ils sont bourgeois (Peire Vidal) ou manants. À l'instar de Bernart de Ventadour (v.1150-v.1200), dont les *Chansons* louent « la Dame de Ventadour » ou Aliénor, ils vivent forcément au contact de puissantes personnalités et de mécènes. La cour d'Aliénor d'Aquitaine, à Poitiers, ou celle des

⁵ Jaufré Rudel, notamment, brode sur une énigmatique « princesse lointaine » : « Lorsque les jours sont longs en mai /J'aime le doux chant des oiseaux lointains /Et quand de là je suis parti /Il me souvient d'un amour lointain... ».

⁶ Un roman, naguère, esquissa même l'idée curieuse qu'Ovide mourut en devenant l'un des premiers convertis au christianisme naissant : Vintila Horia, *Dieu est né en exil*, Prix Goncourt 1960.

⁷ H. Fraenkel : *Ovid, a poet between two Worlds*, Berkeley, 1945. Ovide lui semble inspiré par l'imagerie antique, tout en étant capable, par sa sensibilité et le drame final de sa vie, de s'ouvrir à l'ère nouvelle.

comtes de Toulouse, parmi les plus brillantes, leur accordent protection et prébendes. Enfin, certains d'entre eux échappent à tout classement, étant plutôt des inventeurs que des suiveurs. Pensons au ribéracois Arnaut Daniel (né v. 1150), créateur génial (et parfois obscur) de la sextine⁸, et célébré comme le « plus grand maître d'amour » par de fervents admirateurs aussi prestigieux que Pétrarque ou Dante⁹.

Malgré cette hétérogénéité, tous fréquentèrent, au moins de seconde main, ces « arts d'aimer » qui occupèrent une place si importante dans la littérature morale du Moyen Âge¹⁰. Ces ouvrages didactiques procédaient plus ou moins de l'*Ars amatoria* d'Ovide. Dès l'époque carolingienne, parmi les poètes latins auxquels les grammairiens empruntaient leurs exemples, Ovide fut le plus cité après Virgile. Paradoxalement, les clercs, voués à l'étude édifiante de la Bible et des pères de l'Église, appréciaient le ton didactique de cette œuvre allègre. Ils y voyaient une sorte de recueil de préceptes moraux. De fait, Ovide présente d'emblée son ouvrage comme un poème destiné à « instruire », écrit par un *praeceptor amoris*, c'est-à-dire un précepteur de la chose amoureuse. Il y développe des conseils et des procédés pour trouver, séduire et garder l'objet aimé, tels que compliments et promesses. Il fait la revue des artifices et des tactiques. Nous dirions aujourd'hui qu'il s'agit d'une collecte de textes argumentatifs, sous couvert d'anecdotes parfois lestes, mais qui ne choquaient guère plus à l'époque que de nos jours.

La vogue fut générale. Vers 1160, Chrétien de Troyes commence sa carrière par une série d'*Ovidiana*, autrement dit de textes à la manière d'Ovide. Quelques années plus tard, c'est en latin qu'André Le Chapelain compose un *De amore*, qui fusionne les préceptes d'Ovide et le code de l'amour courtois. Il examine par exemple : le rôle du regard comme premier contact ; la règle de loyauté due à la dame ; les égarements de la jalousie sans fondement ; la nécessaire méfiance envers les entremetteurs et les médissants, etc.. Un peu avant 1260, Richard de Fournival propose trois traités en prose qui sont des adaptations fragmentaires de l'*Ars amatoria* : *La puissance d'amours*, *Les consaux d'amours* et *Le commens d'amours*. Un ouvrage anonyme, *La Clef d'amors*, probablement d'origine normande, fait évoluer les amants dans un cadre médiéval, au marché, à l'église, devant des estrades de bateleurs. Conformément au code courtois, l'amoureux emmène sa bien-aimée à des joutes, à des luttes ou à des tournois, mais il évite toute comparaison coquine ou allusion grivoise. Ovide aussi avait recours à l'ironie pour décrire le jeu des séductions, ce qui atténuait la grossièreté et gommait sa réputation sulfureuse : il pouvait paraître moins comme un incitateur que comme un critique distancié.

⁸ La sextine est une forme poétique : une *canço* composée de six sizains, dont les mots en fin de vers restent les mêmes, mais répartis selon un ordre différent. Cette technique favorisait aussi la mémorisation de la chanson.

⁹ Tous deux saluèrent sa maîtrise formelle et la qualité de son lyrisme amoureux. Dante en fait un vif éloge dans le 26^{ème} canto du *Purgatoire*, où Arnaut Daniel est désigné comme «il miglior fabbro» («le meilleur forgeron de sa langue maternelle»). Dante le cite encore dans le *Traité de l'éloquence*.

¹⁰ L'influence d'Ovide sur les romans de l'époque a été déjà largement démontrée, notamment par J. Frappier dans *Amour courtois et Table Ronde*, Droz, 1971.

Quand on s'en tient à lire la lyrique d'oc, l'influence d'Ovide reste ambiguë. Les rapides mentions de quelques figures mythologiques en langue d'oc ne permettent pas de tracer les lignes d'une filiation directe. Par ailleurs, le *fin'amor*¹¹ suppose une réserve, des atténuations et des euphémismes : le poète-amant ne formule son désir à sa dame que par des contournements et des allusions : sa stratégie de conquête est masquée. Enfin, le lexique troubadouresque est fort simple et limpide. C'est sur sa sobriété et sa densité émotionnelle qu'elle fonde son lyrisme, maniant l'antithèse et l'oxymore¹² plutôt que l'efflorescence savante, la citation exubérante ou l'inventivité métaphorique. La chanson recourt à un vocabulaire limité, simple, familier. Elle cherche à créer une connivence, une forme de sympathie. Les références antiques ou mythologiques, auxquelles se mêlent quelques héros médiévaux, n'ouvrent la voie à aucune digression. Le poème d'oc expose la souffrance amoureuse vécue et recluse, sans qu'elle est besoin de s'authentifier à travers des modèles savants¹³.

Mais Ovide étant, culturellement, la plus haute autorité en matière d'amour, les troubadours en reprennent les thèmes, tels qu'ils circulent dans les milieux lettrés, sans même que le poète ait toujours conscience de sa dette. L'idée première repose sur le truisme selon lequel seul l'amour donne du prix à la vie : "Vis sans amour : qu'un dieu me tienne ce langage et je le prierai de m'épargner cette peine, tant est doux le mal qui me vient de ma belle"¹⁴. Telle est bien le ressort premier de la lyrique provençale, comme l'écrit Bernart de Ventadour : "Il est vraiment misérable / celui que ne demeure dans la joie d'amour / et qui ne tourne point vers elle / tous les désirs de son cœur"¹⁵ ; "est bien mort qui ne sent pas d'amour au cœur quelque douce saveur"¹⁶. Ce sentiment amoureux ne doit rien au choix ou à la volonté. Il est ravissement, au sens propre. Ce lieu-commun, dans la poésie latine, est illustré par la flèche de Cupidon, qui perce subitement un innocent, ou par la fascination narcissique. Bernart de Ventadour reprend les mêmes symbolismes : "Jamais plus je n'eus de pouvoir sur moi ni ne m'appartins / depuis l'heure qu'elle me laissa regarder dans ses yeux / en un miroir qui tant me plaît. / Miroir, depuis que je me mirais en toi, / les profonds soupirs m'ont tué et je me perdis, / comme se perdit le beau Narcisse en la fontaine" ; "hélas ! je croyais tout savoir en amour / et j'en sais si peu. / Car je ne puis m'empêcher d'aimer / celle dont je n'aurai rien. Elle a pris mon cœur et m'a pris moi-même, / elle-même et tout le monde / et quand elle me dérobe, / elle ne me laisse que désir et cœur en émoi"¹⁷.

Ce plaisir dans la souffrance tient forcément de l'inachevé, l'amoureux exerçant, tel un vassal, son «service» patient en faveur de sa dame, attendant un hypothétique *guerredon*, c'est-à-dire la récompense amoureuse. La passion est donc esclavage, obligeant à des tâches indignes. Ovide a beaucoup glosé et ironisé sur cette humiliation, voire cet avilissement, tel

¹¹ C'est un idéal : l'amoureux, tout en restant loyal à son seigneur, se consacre à la dame de ses pensées. D'aventures en périls, il tente d'attirer son attention pour que l'amour qu'il lui porte devienne réciproque, tout en sachant que sa belle ne pourra probablement jamais être sienne.

¹² Tour littéraire qui manie l'alliance des contraires. B. de Ventadour parle de « soleil obscur », de « neige fleurie », de « joie chagrine », de « douce souffrance » etc.

¹³ Voir notamment Ezra Pound : *Sur les pas des troubadours en pays d'oc*, éd. du Rocher, 1970

¹⁴ *Les Amours*, 2, 9

¹⁵ 6, 2

¹⁶ 4, 3

¹⁷ 43, 2 & 3

celui d'Hercule filant sur son rouet, aux pieds d'Omphale. Guillaume IX de Poitiers, dans son langage d'homme peu habitué à servir, le dit simplement : "Il doit être obéissant à bien des gens celui qui veut aimer, et il convient qu'il sache faire des actes avenants"¹⁸ ; "Si ma dame me veut son amour donner, je suis tout prêt à recevoir et rendre grâces, à tout cacher pour la servir, tout dire et faire à son plaisir"¹⁹ . Ainsi conçu, l'amour est une maladie aux symptômes divers : pâlir, perdre l'appétit ou le sommeil, maigrir, être insomniaque, soupirer : "Maintenant je maigris et me dessèche" se lamente Giraut de Borneilh (1156-1200). Ce cliché est si itératif que l'auvergnat Peire Cardenal (1180-1278) persiflera avec brio, en subvertissant la formule, développée du point de vue de celui qui a cessé d'aimer : "Maintenant j'ai le droit de louer l'amour : il ne m'enlève ni l'appétit ni le sommeil, ne me fait sentir ni froid ni chaud ; je ne baille ni ne soupire ; je ne vais pas, la nuit, errant çà et là ; je ne suis ni conquis ni torturé ni triste ni dolent ; je n'ai pas à soudoyer de messenger, je ne suis ni trahi ni trompé et je m'en tire les braies nettes ; [...] je ne suis pas traître et ne fais pas trahir ; je ne crains à son sujet ni traîtresse ni traître, ni brutal ni jaloux qui m'en déteste ; je ne me livre point à de stupides exploits ; pour lui je ne suis ni frappé ni désarçonné ; et je ne suis non plus ni violé ni dépouillé ; je ne fais point à cause de lui longue attente ; et je ne dis point que je suis étreint par amour ni qu'il m'a volé mon cœur ; [...] je ne dis pas que je meurs pour la plus noble ni que la belle me fait languir ; je ne la prie pas ni ne l'adore ni ne la demande ni ne la désire ; je ne suis pas son vassal et elle ne tient pas mon cœur en gage, et je suis pas son prisonnier en chaînes, mais je dis que je lui ai échappé"²⁰. Dès lors, l'amour est équivoque, porteur de contradiction interne, délices et tourment, comme le dit par exemple Bernart de Ventadour : "Cette amour me pénètre si gentiment au cœur / d'une grande douceur / que cent fois le jour, je meurs de douleur / et je revis cent autres fois. / Mon mal est de si douce apparence / que mieux vaut mon mal qu'un autre bien / et puisque le mal même est si bon, / bon est le bien après la peine"²¹.

Ce double jeu est résumé, chez les troubadours, par la notion de "*joy*", mélange indécis d'exaltation et de soif que rien n'étanche, une forme de « chaud-froid » permanent, thème ovidien par excellence : "Toute la joie du monde est à nous, / ô dame, si tous deux nous nous aimons", dit Guillaume IX²², "je n'ai point, vous le savez, coutume de me vanter ni de m'attribuer de grandes louanges, mais je puis dire que si jamais aucune joie peut fleurir, celle-ci doit, bien plus que toutes les autres, porter graine et resplendir au-dessus d'elles, comme un jour sombre qui tout à coup s'éclaire ; [...] jamais homme n'a pu se figurer quelle est cette joie, ni par le vouloir ou le désir, ni par la pensée ou la fantaisie ; telle joie ne peut trouver son égale, et celui qui voudrait la louer dignement ne saurait de tout un an y parvenir"²³. Jaufré Rudel répond en écho : "Nulle joie n'est à la mienne comparable, / quand ma dame me regarde et me mire, / car son beau et doux regard me va droit au cœur"²⁴ ; [...] rien qu'en me montrant un beau visage / quand elle le peut et que le lieu le permet / j'ai tant de joie que je ne me sens plus ; / aussi elle me tourne, me retourne et me vire"²⁵. Et Arnaut Daniel semble gloser un cantique, reprenant l'idée ovidienne de l'amante maîtresse et déesse, *domina et dea* : "Chaque jour je m'améliore et me purifie, / car je sers et révère la plus gentille dame du monde, / je vous le dis franchement, je suis sien des pieds jusqu'à la tête, / et bien que la froide bise vante, / l'amour qui ruisselle en mon cœur / me tient chaud au plus fort de

¹⁸ 7, 31-36

¹⁹ 8, 37-40

²⁰ 29, 2-3

²¹ 4, 4

²² 11, 27

²³ 1, 1-2

²⁴ 17, 41

²⁵ 27, 28

l'hiver"²⁶. On retrouve le même fond religieux détourné chez Giraut de Borneil : "La belle fleur de lys prit mes yeux / et saisit mon cœur au point que, depuis, / tout ce que j'ai de sagesse et d'intelligence / est consacré à celle à qui je suis ; [...] c'est celle pour qui je chante et pleure, / en épurant les désirs qui me portent vers elle, / souvent je soupire, m'incline en un geste d'adoration, / du côté de ce lieu où j'ai vu resplendir sa beauté. / La fleur de toutes les dames / qu'on doit révéler avec reconnaissance, / voilà ce qu'est celle qui m'a si doucement conquis, / douce et bonne, condescendante et de haut parage, / noble en actions, courtoise en son accueil, / gracieuse envers tous ceux qui le méritent"²⁷.

Autre motif de la littérature élégiaque latine, donc d'Ovide : le secret. L'amour est furtif, se cachant des gouvernantes, du mari, du protecteur ou des parents. Cette image antique est souvent réduite au thème du portier revêché qui tient clos tout accès, malgré prières ou prébendes²⁸. L'amour courtois, lui aussi, est un amour défendu, donc rarement conjugal. Les troubadours soulignent l'inquiétude du *fin'amor*, avec ses bonheurs provisoires et ses incertitudes. Le secret est essentiel dans la tradition troubadouresque. Giraut de Borneil, s'adresse ainsi aux *losangiers*, c'est-à-dire aux envieux : "Renoncez, je vous le dis au nom d'Amour et au mien, renoncez, perfides jaloux accomplis en toute malice, à demander qui elle est et quel est son pays, s'il est loin ou près, car je vous le tiendrai bien caché. Je mourrais plutôt que de faillir en un seul mot"²⁹. De même qu'on ignore l'identité de la Corinne d'Ovide, on ne connaît pas davantage les dames chantées sous des pseudonymes bizarres³⁰ (et masculins parfois) par Bernart de Ventadour (Bel Vezer, Aziman, Tristan, Conort) ou par Peire Vidal (Vierna). Enfin, le cadre idoine au secret, c'est la nuit. Ovide accable l'Aurore de reproches et de sarcasmes³¹ : il souhaite le nocturne sensuel n'en finisse plus. Ce lieu commun est repris par la lyrique provençale, au point de donner naissance à un sous-genre, la « chanson d'aube ». Chez Giraut de Borneil, semblant citer divers passages ovidiens, c'est le guetteur qui prévient : "Beaux compagnons, ne dormez plus, / car j'entends chanter les oiseaux qui vont / cherchant le jour par le bocage, / et je crains que le jaloux ne vous surprenne, / car bientôt va paraître l'aube. / Ne dormez plus, réveillez-vous doucement, / car je vois grandir à l'Orient / l'étoile qui amène le jour, je la reconnais, / et bientôt paraîtra l'aube"³².

Bref, Ovide a surtout condensé et vulgarisé des clichés épars, réitérés dans toute la poésie élégiaque antique. Sa probable influence sur les premiers troubadours s'explique surtout par le côté accessible et pratique de ses recettes thématiques et formelles³³. Ni philosophe ni scrupuleusement superstitieux, Ovide a montré, dans ses œuvres majeures, telles les *Métamorphoses* ou les *Fastes*³⁴, des hommes amoureux qui prient ou qui invoquent les dieux pour obtenir secours et compréhension, voire connivence. Ses héros semblent parfois déconcertés devant le monde surnaturel, tout en se tournant naturellement vers lui. Ce sentiment trouble, loin d'aboutir à l'incroyance, relie³⁵ la créature à un dieu mystérieux et présent, ce que le Christianisme reprendra à sa manière. Loin de voir dans la compassion ou

²⁶ 9, 2

²⁷ 16

²⁸ Un poème qui se fonde sur cette thématique est nommé *paraclausithuron*, c'est-à-dire « devant porte close ».

²⁹ 16, 4

³⁰ Ce nom à clé s'appelle le *senhal*.

³¹ *Les Amours*, 1, 13

³² 66, 2-3

³³ Voir Henri Davenson : *Les Troubadours*, Le Seuil, 1961.

³⁴ Où Ovide fait la revue complète des fêtes religieuses romaines.

³⁵ C'est une des deux étymologies possibles de *religio* : ce qui « relie » l'homme à dieu.

dans l'affection dolente des manifestations indignes, le poète intériorise bienfaisance et bienveillance, et il confond dans un même mot la pitié et la piété (la *pietas*), ce qui unit chacun aux autres hommes et à Dieu.

Peut-être les troubadours l'ont-ils donc compris avec plus de profondeur qu'on ne croit souvent. Ils l'ont en quelque sorte « moralisé » avant l'heure³⁶. Chez eux, les thèmes ovidiens sont transformés et utilisés dans un contexte certes gaillard mais où se mêlent toujours humanisme religieux, mystère passionnel et courtoisie. L'idéal d'amour que les troubadours développent doit beaucoup au mysticisme chrétien ou au culte de la Vierge Marie, vulgarisé par les foyers clunisiens ou cisterciens. De même, au cœur du Limousin, premier berceau de la poésie lyrique d'oc, l'abbaye de Fontevraud diffusait une spiritualité qui exaltait le rôle rédempteur de la femme³⁷. Cette conception imprègne tout le Moyen Âge et elle se révèle jusque dans les formes poétiques, comme ces litanies à la *Domna*, que l'on trouve chez Peire Vidal³⁸ : « Bonne Dame, tant me tenez en votre puissance, / Dame, que je n'en ai pas d'autre volonté, / Dame, s'il vous plaît, ayez égard pour moi, / Dame, puissiez-vous de moi avoir miséricorde ».

Tel un orant, le *fin'amant* doit rester un adorateur réservé, voire timide, au point que son émotion intime complique sa stratégie de séduction et gêne la virilité de sa conquête, jamais achevée. Ainsi, paradoxalement, le leste Ovide s'est trouvé métamorphosé en instigateur principal d'un art d'aimer adapté à la vertu d'une société chevaleresque et chrétienne. Lui qui fut probablement exilé par Auguste pour ses excès d'indécence ou d'indiscrétion aurait été heureux de ce curieux retournement et de cette pieuse descendance.

³⁶ Source incontournable des mythes gréco-latins pour les poètes du XIV^{ème} et du XV^{ème} siècle, première traduction en langue vernaculaire de l'ensemble des *Métamorphoses* d'Ovide, l'*Ovide moralisé*, écrit vers 1310, est un monument anonyme (72 000 vers octosyllabiques) de la littérature médiévale française.

³⁷ Reto-R. Bozzola, *op. cit.*

³⁸ 4, 5